

« DÉCLINAISONS » DE L'IMAGINAIRE URBAIN DE
L'*UPPER-MIDDLE CLASS* DE LIMA (PÉROU). UN APERÇU DEPUIS
LES PRATIQUES CULTURELLES

Raúl Matta

ESKA | « Problèmes d'Amérique latine »

2012/4 N° 86 | pages 75 à 92

ISSN 0765-1333

ISBN 9782362590450

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-problemes-d-amerique-latine-2012-4-page-75.htm>

Pour citer cet article :

Raúl Matta, « « Déclinaisons » de l'imaginaire urbain de l'*upper-middle class* de Lima (Pérou). Un aperçu depuis les pratiques culturelles », *Problèmes d'Amérique latine* 2012/4 (N° 86), p. 75-92.
DOI 10.3917/pal.086.0075

Distribution électronique Cairn.info pour ESKA.

© ESKA. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VARIA

« DÉCLINAISONS » DE L'IMAGINAIRE URBAIN DE L'UPPER-MIDDLE CLASS DE LIMA (PÉROU). UN APERÇU DEPUIS LES PRATIQUES CULTURELLES.

Raúl MATA *

Tout au long de son histoire, Lima a occupé une place particulière dans l'histoire sociale du pays. Située sur la côte, elle est historiquement une ville *criolla*¹. Jusqu'au début du XX^e siècle, elle est une ville de prestige social où vit l'oligarchie, le point de départ des exportations, un « point de référence obligatoire dans une économie organisée autour de l'exploitation minière et, postérieurement, agricole »². Les vagues migratoires amorcées dans les années 1940 confrontent enfin la capitale aux populations de l'intérieur, venues surtout des Andes, à la recherche de meilleures conditions de vie. Leur arrivée a été perçue comme une menace à l'ordre social, politique et économique.

En cinquante ans de flux ininterrompus, Lima a fini par intégrer le trait le plus caractéristique de son nouveau visage : les personnes d'origine andine sont devenues majoritaires. Longtemps écartées de la vie économique et

* Chercheur post-doctoral, desiguALdades.net - Freie Universität Berlin et chercheur associé à l'UMR 208 PALOC (IRD – MNHM).

1. Créole : terme qui désigne les habitants de la côte péruvienne issus du métissage entre la population autochtone et les colons espagnols.

2. J. Frisancho, « Notas sobre la histeria de Lima », dans P. Navia et M. Zimmerman (dir.), *Las ciudades latino-americanas en el nuevo [des]orden mundial*, México, Siglo XXI Editores, 2004, p. 218.

politique du pays, elles ont connu au cours des générations une mobilité sociale lente, mais affirmée³. Outre le bouleversement démographique lié à leur présence, les transformations socioéconomiques des deux dernières décennies – stabilisation d'un régime démocratique, instauration de politiques néolibérales, dérégulation du marché du travail – ont joué un rôle central dans la redéfinition de la structure sociale de Lima. Si l'on se tient à la façon dont ce phénomène a été traité par les sciences sociales péruviennes⁴, on assiste actuellement à une recomposition des catégories intermédiaires, constituées par deux groupes qui sont en train de changer profondément le rapport des Liméniens avec l'espace urbain. Le premier, la classe moyenne dite « traditionnelle », est formée par les héritiers de la classe moyenne qui s'est consolidée dans les années 1950 et 1960, période d'une forte augmentation d'emplois formels liés à l'industrialisation dans un contexte d'après-guerre et à l'importance de l'appareil bureaucratique de l'État⁵. Le deuxième, la classe moyenne dite « émergente », est dans sa grande majorité d'origine migrante, sa figure emblématique étant celle du petit entrepreneur.

Les études récentes sur ces groupes sociaux dressent un constat accablant pour la classe moyenne traditionnelle⁶. Héritière d'un idéal de progrès inachevé au cours de la seconde moitié du siècle dernier, elle voit ses conditions matérielles se détériorer, tout comme ses quartiers et ses empreintes urbaines⁷. En revanche, la classe moyenne émergente, groupe plus récent, dynamique et impétueux, inscrit son mode de vie en fonction de ses aspirations, qui ont peu ou rien en commun avec le mode de vie des élites traditionnelles.

La classe émergente a attiré la plus grande attention des chercheurs, dans la mesure où elle incarne la consolidation d'une ville migrante tant dans leurs quartiers, longtemps marginalisés et périphériques, comme dans les espaces

3. E. Doré et R. Matta, « L'andinité à Lima. Regards sur le racisme ordinaire en haut et en bas de l'échelle sociale », *Civilisations*, vol.60, n°1, 2011, pp. 43-57.

4. J. Gamero et M. Zeballos (dir.), *Perú hoy ¿La clase media existe?*, Lima, DESCO, 2003 ; R. Arellano et D. Burgos, *Ciudad de los Reyes, de los Chávez, los Quispe...*, Lima, AIM, 2004.

5. M. Zolezzi, « Las clases sociales en el Perú y las nuevas clases medias en formación », dans J. Gamero et M. Zeballos (dir.), *Perú Hoy. ¿La clase media existe?*, Lima, DESCO, 2003, pp. 181-206.

6. « L'épopée, la gloire, l'effort, la ténacité, ne sont pas des caractéristiques de cette classe moyenne pleurnicharde, râleuse, abattue dans ses quartiers appauvris, voyant partir d'entre leurs mains une richesse non pas palpable, mais illusoire qui peut-être un jour, on ne sait jamais, aurait pu se concrétiser. ». A. Sánchez León, « Los avatares de la clase media », dans J. Gamero et M. Zeballos (dir.), *Perú Hoy. ¿La clase media existe?*, Lima, DESCO, 2003, p. 21.

7. Pour une analyse du déclin de certaines fractions des classes moyennes dans la région sud-américaine cf. G. Kessler, « L'expérience de paupérisation de la classe moyenne argentine », *Cultures & Conflits*, n° 35, 1999, pp. 71-93, et G. Nugent, « Clase Media. De la mano invisible a la clase invisible », dans J. Gamero et M. Zeballos (dir.), *Perú Hoy. ¿La clase media existe?*, Lima, DESCO, 2003, pp. 15-46.

auparavant représentatifs de la classe moyenne traditionnelle⁸. Toutefois, ce phénomène a en quelque sorte occulté le maintien de dynamiques identitaires et de production d'espaces sociaux distinctifs au sein d'une fraction de classe moyenne – minoritaire, certes – qui parvient encore et toujours à adopter des mécanismes de mobilité sociale plus traditionnels, fondés sur l'émulation des classes supérieures. Il est certes vrai que le groupe émergeant assied fortement – et très visiblement – ses marques urbaines par des modèles de consommation et des pratiques culturelles à mi-chemin entre le lieu d'origine et le lieu de résidence⁹, différents de ceux d'une classe supérieure historiquement marquée par l'« extraversion » économique et culturelle vers l'Europe et les États-Unis¹⁰. Mais il est tout aussi vrai que l'*upper-middle class* liménienne, formée par d'anciens Liméniens et par la descendance de la première génération de migrants dont la réussite socio-économique semblerait acquise, est en train de modifier les règles d'usage de la ville traditionnelle ou centrale, celle des quartiers antérieurs aux vagues migratoires. En adoptant des pratiques culturelles mondialisées en vogue chez les classes moyennes des pays du Nord comme chez la faible proportion de riches péruviens, l'*upper-middle class* est au centre de formes variées d'esthétisation urbaine et de nouveaux procédés de valorisation au sein de l'économie symbolique de la ville.

Deux expressions culturelles, relativement récentes, sont représentatives de l'élan de ce groupe social: la haute gastronomie et la scène de musiques électroniques. Elles ont permis l'éclosion de nouvelles formes de sociabilité et occupent une place centrale dans l'offre culturelle adressée à une population plutôt jeune (25-35 ans) et aux revenus plus ou moins confortables, surtout si l'on constate que toutes les deux sont devenues des sources de distinction sociale¹¹. Leur diffusion repose en effet sur des logiques marchandes et des logiques sociales qui s'interpénètrent fortement, car s'agissant d'expressions culturelles fondées sur des expériences partagées, leur pratique est sujette à des mécanismes d'accès et d'inclusion et, bien sûr, d'exclusion.

La scène de musiques électroniques et les pratiques gastronomiques deviennent ainsi des cas d'études intéressants pour penser ces classes moyennes-supérieures, dans la mesure où elles permettent de comprendre comment les lieux qu'elles délimitent et les comportements dont elles sont le cadre sont en lien avec leurs processus de construction, de délimitation et d'identification.

8. M. Chion, « Dimensión metropolitana de la globalización: Lima a fines del siglo XX », *Eure*, vol. 28, n° 85, 2002, pp. 71-87.

9. G. Cánepa, "The Fluidity of Ethnic Identities in Peru", *Crise Working Paper*, n° 46, 2008.

10. J. Basadre, *Historia de la República 1822-1933*, Lima, Universitaria, 1968.

11. R. Matta, *Enjeux sociaux d'une consommation « haut de gamme ». Étude sur les logiques marchandes et sociales au cœur de deux expressions culturelles dans la ville de Lima: l'expérience gastronomique et les fêtes de musique électronique*. Thèse de doctorat en sociologie, Paris, université Paris 3/IHEAL, 2009.

Pour y parvenir, on reviendra, dans un premier temps, sur le poids des migrations internes dans la production d'espaces urbains de grande signification, à travers lesquels s'exprime l'essentiel des différences sociales. Ensuite seront présentés quelques exemples sur la façon dont l'imaginaire urbain qui en résulte se met en œuvre au sein de ces expressions culturelles. Enfin, on verra dans quelle mesure les inscriptions spatiales de la gastronomie et de la musique électronique ont une incidence dans la redéfinition de nouvelles centralités et révèlent une stratégie de mobilité sociale spécifique à l'*upper-middle class*, marquée par une volonté d'assimilation aux élites traditionnelles dans le but d'affirmer sa différence face à l'élan des groupes dits émergents.

Cet article repose sur une enquête de terrain, menée tout au long d'une année, dans les quartiers qui accueillent le plus gros de ces deux pratiques culturelles : Miraflores, San Isidro, Surco, La Molina, habités très majoritairement par d'anciens Liméniens. Par le biais d'observations participantes longues et répétées dans ces mondes de sociabilité et d'une vingtaine d'entretiens auprès de « producteurs » (restaurateurs, chefs, DJs et promoteurs d'événements) et de « consommateurs », on interrogera les modalités d'activation des représentations sociales qui caractérisent le rapport de ce groupe social à l'espace urbain.

L'upper-middle class de Lima

La notion de « classe sociale » sera entendue ici dans son sens large, qui désigne une catégorie de population objectivement repérable en fonction de sa situation dans un système concurrentiel défini par le marché ¹². La classe moyenne-supérieure (ou upper-middle class) de Lima représente 4,4% de foyers ¹³, que l'on peut considérer comme ayant une situation économique confortable. Les chefs de foyer sont, en règle générale, des cadres moyens et supérieurs d'entreprises transnationales et nationales ou des professionnels libéraux à succès. Bien que cette catégorie ne possède pas des revenus mensuels comparables à ceux du niveau supérieur – ils représentent pratiquement la moitié des 17000 soles (environ 5000 euros) calculés pour la catégorie au sommet ¹⁴ – elle appartient aussi au sommet de l'échelle sociale. Et ceci, non seulement en raison d'un niveau de revenus situé sur le décile supérieur, mais surtout parce que l'upper middle class entretient des liens avec les plus riches ¹⁵. En effet, ces deux groupes sociaux investissent des espaces semblables, si ce ne sont pas les mêmes (lieux de consommation et de détente, universités, sites balnéaires et, souvent, quartiers de résidence), malgré le fait que, dans certains contextes, les différences économiques deviennent fort apparentes.

12. A. Portes et K. Hoffman, « Latin American Class Structures: Their Composition and Change during the Neoliberal Era », *Latin American Research Review*, Vol. 38, n°1, 2003, pp. 41-82.

13. APEIM, *Niveles socioeconómicos 2011*, Lima, 2011, URL: http://www.apeim.com.pe/images/APEIM_NSE_2011.pdf.

14. IPSOS-APOYO, *Niveles socioeconómicos – Gran Lima*, Lima, Apoyo Publicaciones, 2012.

15. L. Kogan, « Ricos y famosos: la clase alta de Lima », *Cuestión de Estado*, n°18, 1996, pp. 11-13.

UNE LECTURE DUALE DE LA VILLE: LE CENTRE ET LES «CÔNES»

La population de Lima est estimée actuellement à près de 8 600 000 habitants ¹⁶, ce qui représente environ un tiers de la population péruvienne. En 1940, avant les vagues migratoires en provenance des Andes, elle comptait 644 000 ¹⁷. La mutation de Lima s'est caractérisée par le délaissement du centre-ville colonial en voie de dégradation par les catégories aisées, par l'apparition de quartiers de classe moyenne dont la structure urbaine est plus moderne et, surtout, par la prolifération et l'expansion de quartiers précaires en périphérie ¹⁸, occupés par des migrants ou fils de migrants qui représentent aujourd'hui plus de la moitié de la population. Lima apparaît ainsi comme une ville à plusieurs visages et avec une population aux origines diverses.

Suite à cette évolution, la capitale péruvienne a été divisée – selon la façon dont la problématique a été traitée par la recherche urbaine et par l'État – en deux grands espaces de signification. Les zones d'occupation précaire ayant rapidement encerclé la ville ont reçu l'appellation de « cônes ». Les cônes peuvent être définis comme des zones urbaines qui s'étendent à partir d'un noyau plus ancien constitué par les quartiers traditionnels ou le centre qui, lui, peut être appréhendé comme l'ensemble de districts ¹⁹ d'une ancienneté antérieure aux années 1940. En raison de sa géographie, l'aire métropolitaine de Lima s'oriente, depuis le centre, vers trois directions (ou cônes): sud, est et nord.

La méfiance et l'attitude méprisante initiale des anciens Liméniens envers les arrivants à la peau cuivrée, pauvres et aux coutumes différentes, n'ont pas pour autant signifié l'exclusion de ces derniers de la métropole. Au contraire, cette population à la recherche de meilleures conditions de subsistance s'est incorporée rapidement à la vie urbaine en raison d'un contexte économique par moments favorable au recrutement de main-d'œuvre. De ce fait, ces zones d'occupation ont cessé de constituer une périphérie proprement dite lorsque l'État leur accorda, progressivement, une existence politique en tant que districts. Les frontières urbaines se brouillent au quotidien, et il apparaît désormais impossible de parler de dichotomie franche entre les populations d'origine andine et les populations liméniennes dites traditionnelles. Toutefois, l'opposition de type centre/périphérie persiste dans la mesure où elle se trouve à l'origine d'autres oppositions apparues au cours des dernières décennies: «ville formelle»/«ville informelle», Lima traditionnelle/

16. Source: INEI, Recensement de la population et de l'habitation 2007 (www.inei.gob.pe).

17. J. Matos Mar, *Las migraciones campesinas y el proceso de urbanización en el Perú*, Reports and Studies of the Section for Cultural Policies and Studies on Cultural Development, UNESCO, 1991.

18. Appelés *pueblos jóvenes* et, plus récemment *asentamientos humanos*.

19. Les districts sont des unités politiques équivalentes aux arrondissements parisiens.

Lima migrante; illustrant bien la lecture duale de la ville détenue par les habitants des quartiers centraux.

Encore de nos jours, le noyau traditionnel de Lima évoque la « ville formelle » dans tous les domaines où cet adjectif peut être appliqué, par exemple dans l'urbanisme (planification des voies, politiques d'habitation, services) et dans les domaines économique et fiscal (commerces respectueux des lois). Les cônes sont perçus de manière inverse: ils évoquent la ville de l'invasion, du commerce informel et de l'évasion fiscale. Au niveau culturel, ils sont un synonyme d'une ville *chicha*²⁰ – lieu d'expressions culturelles populaires originales et audacieuses, issues d'une hybridation de formes culturelles andines et urbaines – s'opposant à la ville *criolla* qui, elle, se rapproche de la modernité occidentale par familiarité, pour le dire tout simplement.

Certaines études ont pourtant démontré que l'imaginaire urbain des classes moyennes et supérieures contient non deux, mais trois grands espaces de signification: le centre historique (colonial, « espagnol »), les quartiers centraux de la ville moderne et les cônes. Par exemple, une enquête auprès d'étudiants d'une université privée de Lima révèle qu'une grande majorité d'interviewés n'était pas en mesure d'identifier des lieux de référence dans l'espace occupé par les quartiers du centre historique et les cônes²¹. Pour ces jeunes, le centre historique est associé à un dynamisme chaotique en grande partie lié à la nécessité de survie des classes populaires, ce qui explique à leurs yeux l'abondance de petits commerces (formels et informels), de piraterie et de contrefaçon. Quant aux cônes, ils les considèrent comme des collines qui entourent la ville, des zones inconnues dans lesquelles ils ne s'aventureraient pas, car elles sont habitées par une population d'origine andine, pauvre et potentiellement dangereuse. Le quotidien de ces jeunes – et celui de leur milieu social d'appartenance – se déroulerait alors dans un nombre réduit de quartiers et de districts représentant à leurs yeux la sécurité, l'accès aux services, à la culture et aux loisirs.

L'IMAGINAIRE URBAIN À L'ŒUVRE DANS L'OFFRE CULTURELLE ADRESSÉE À LA CLASSE MOYENNE SUPÉRIEURE

Il est bien connu que le bon emplacement d'un lieu qui participe à l'économie urbaine, soit-il commercial ou culturel, est une condition essentielle à son succès. Par exemple, la localisation d'un restaurant est indispensable à la conception d'une offre gastronomique spécifique. Un établissement peut ainsi prendre ses distances – symboliques et économiques – d'un autre uniquement

20. Terme souvent utilisé de manière péjorative pour faire référence à une culture urbaine spécifique issue d'une réappropriation de signes modernes de la part des migrants andins.

21. E. González Cueva, « Ciudades paralelas: Una investigación sobre el imaginario urbano », dans E. González Cueva et *all.* (dir.), *Ciudad de jóvenes : Imágenes y cultura*, Lima, PUCP, 1995, pp. 11-39.

en fonction du quartier sur lequel il est situé. Un promoteur de la scène électronique liménienne peut, lui aussi, être sensible à « l'effet d'adresse » de ses prestations lorsqu'il s'agit d'accorder ses objectifs et les attentes de son public. On verra comment ces choix interpellent les frontières symboliques qui découpent la ville.

Manger du poisson cru pour « garder la face » ?

Paul P. (38 ans), chargé des relations publiques d'un restaurant de cuisine de la mer, m'a apporté lors d'un entretien un exemple qu'illustre parfaitement la persistance d'un imaginaire urbain chargé d'idées reçues. Il m'a appris la mésaventure de deux de ses amis, deux frères qui – comme lui – sont issus d'une famille bourgeoise. Le destin fit qu'un jour leur situation privilégiée bascula inexorablement. Au bord de la faillite, et après avoir vendu deux propriétés familiales, ils vivent aujourd'hui dans un petit appartement à San Isidro ²². Au cours des dernières années, les frères ont reçu plusieurs propositions d'affaires qui auraient pu mettre un terme à la chute libre de leurs ressources. Étant donné le contexte favorable au développement de la gastronomie à Lima, bon nombre de ces propositions concernaient la restauration. Ils refusèrent pourtant une à une ces occasions, car les projets avaient lieu dans les cônes.

Mon informateur expliqua leur refus comme une peur du déclassement. En effet, les frères ne voulaient pas que leurs pairs les assimilent à une affaire située dans des quartiers populaires, dans lesquels ils avaient toujours évité d'y « mettre les pieds ». Selon Paul P., ils préfèrent continuer à vendre leurs biens et dépenser l'argent qui leur reste lors de sorties entre amis. Il était convaincu que le jour où ses amis se verraient obligés de vendre leur maison de plage – seul bien immobilier qui leur restait à part leur logement actuel – ils auraient définitivement échoué dans leur stratégie, car ils auraient « perdu la face » vis-à-vis de leur entourage ²³.

Si, dans ce cas, les distances sociales entre les habitants des quartiers centraux et ceux des cônes s'expliquent essentiellement par les contraintes imposées par le milieu social d'appartenance, elles peuvent prendre une autre forme lorsqu'elles mettent l'accent sur des différences culturelles. Certes, l'univers gastronomique de Lima contient aussi des exemples illustrant l'opposition entre une ville traditionnelle et une ville migrante (ou provinciale) à partir de l'identification de pratiques alimentaires particulières.

Pour Toshiro Konishi – un des chefs de cuisine japonaise les plus réputés du Pérou et propriétaire d'un restaurant dans le quartier d'affaires de San

22. District dit « aristocratique », car il hébergeait la classe propriétaire et dirigeante de la première moitié du siècle dernier. Il abrite aujourd'hui le quartier d'affaires de la capitale.

23. E. Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.

Isidro –, Lima constitue un marché énorme dans lequel il est nécessaire de s'adapter aux différentes réalités, économiques et culturelles. Dans sa conception de la ville, les cônes ne sont pas perçus comme des zones urbaines pauvres, dangereuses et marginales, bien au contraire :

« Il y a beaucoup d'argent dans les cônes, un peu moins par habitant que dans les quartiers de San Isidro et Miraflores ²⁴, mais, regardez, à Lima il y a cinq Ferrari (la marque de voiture), deux appartiennent à (il cite le nom d'un célèbre chirurgien esthétique) et à... bon, j'ai oublié le nom... les trois autres appartiennent à des gens qui habitent les cônes. C'est un marché énorme, il y a beaucoup de monde là-bas. Et ils (les habitants des cônes, pas seulement ces "nouveaux riches" qui roulent en Ferrari) aiment manger. »

Pourtant, il considère que l'offre gastronomique dans laquelle il excelle ne pourrait pas connaître, dans ces districts excentrés, le même succès que dans les beaux quartiers de Lima.

L'histoire des migrations internes permet d'éclairer cette idée, dans la mesure où elles ont façonné la composition actuelle de la population des cônes qui, on l'a vu, est majoritairement d'origine andine. En effet, si l'on constate qu'au sein du régime alimentaire andin le poisson est peu présent, il est probable que les habitants des cônes connaissent plus de difficultés à adopter une cuisine assez onéreuse, servie en petites portions par rapport aux copieux plats andins et, surtout, privilégiant l'utilisation de poisson cru.

L'image des cônes explicitée par le chef agit ici comme un indicateur capable de relever des risques et des opportunités dans le domaine de la restauration. La ville migrante est donc moins attirante pour la commercialisation de la gastronomie – voyante, mais peu copieuse, et recherchant souvent une complexité artificieuse – que pour celle d'une restauration moins sophistiquée :

« Regardez, par exemple, si vous voulez faire de l'argent allez dans les cônes et montez des *fast-foods* de crêpes, cela aurait beaucoup de succès. Ça les changerait des hamburgers, des sandwichs et du poulet. C'est différent, et les crêpes utilisent presque les mêmes ingrédients. »

Dirty Dancing vs. Clean Dancing

La scène «électro» de Lima est, elle aussi, riche en exemples illustrant le poids de l'imaginaire urbain dans la constitution d'une offre culturelle. Celui-ci s'exprime davantage si l'on tient compte que la musique électronique a été pratiquement confinée au milieu social des jeunes adultes privilégiés et plutôt blancs de peau. Par conséquent, ces fêtes se produisent principalement

24. District à caractère résidentiel jusqu'à la décennie 1960, devenu aujourd'hui le centre névralgique du commerce destiné aux classes moyennes et supérieures de l'aire centrale de Lima.

dans des lieux urbains prestigieux – boîtes de nuit branchées, *country clubs*, résidences de particuliers – et évitent des lieux moins réputés :

« Les fêtes ont lieu principalement à San Isidro et à Miraflores. Il y en a eu aussi à San Miguel, mais seulement deux fois, pas plus que ça. [*Et pourquoi, ça n'a pas bien marché ?*] Non, c'est parce que l'endroit est un peu compliqué... les gens, beaucoup de gens qui ont un fort pouvoir d'achat ne vont pas jusque là-bas, c'est ça en fait. Ce n'est pas parce que l'événement est bon ou mauvais, c'est parce que le quartier n'aide pas beaucoup. [*Mais, pour autant, ils vont jusqu'à Villa.*] Mais avec Villa c'est différent... attention, je ne te parle pas de distance, je parle d'environnement, de connotation, de segment social d'appartenance, de l'histoire peut-être aussi. » (Gustavo, promoteur d'événements, 32 ans)

On conviendra avec cet informateur que la distance par rapport au lieu d'habitation n'est pas un facteur crucial dans l'offre destinée aux amateurs de cette musique. En tout cas, elle l'est beaucoup moins que la signification affective attribuée à l'environnement de la fête.

L'enquête de terrain a montré que les amateurs sont prêts à parcourir plusieurs kilomètres pour se rendre aux soirées réalisées dans les sites balnéaires à la mode, ou bien dans certaines propriétés du quartier appelé Villa, appartenant au district de Chorrillos. Villa, enclave résidentielle de haut standing, a réussi à garder une image positive auprès de ce public malgré le fait d'être entourée de quartiers populaires réputés dangereux et de marais pollués par les usines avoisinantes (les *pantanos de Villa*). De nombreuses fêtes de musique électronique se déroulent ainsi dans les jardins et les terrasses de somptueuses demeures, espaces loués pour l'occasion ; les participants n'hésitant pas à faire de longs trajets et à traverser des zones méconnues tard le soir, car ils savent que, une fois arrivés sur place, ils pourront garer leurs véhicules soit à l'intérieur des propriétés, soit dans les parkings extérieurs spécialement aménagés pour l'événement.

Les fêtes réalisées à San Miguel se sont, en revanche, soldées par un échec. La majorité du public visé ne s'est pas déplacée vers ce district, habité pour la plupart par une petite classe moyenne. Ainsi, cet échec commercial est le résultat d'une erreur de contextualisation de l'offre : la désignation de San Miguel en tant qu'emplacement d'accueil n'a pas seulement passé à côté des attentes du public, mais aussi fait encourir à « la fête électronique » le risque de perdre de sa valeur symbolique. Un aperçu sur la perception que le public visé par ces événements détient vis-à-vis de ce district est utile pour comprendre comment cet échec est survenu.

Pour certains jeunes adultes de l'*upper-middle class*, San Miguel évoque uniquement l'avenue sur laquelle ils doivent circuler pour se rendre à l'aéroport : l'avenue La Marina. Pour d'autres, l'allusion à ce district renvoie au monde de la nuit, plus précisément à des lieux propices à l'encanaillement. En effet, certaines pratiques ayant lieu à San Miguel (et que j'ai pu confirmer ayant longtemps vécu à Lima) reflètent la persistance d'un comportement double

et contradictoire de certains hommes blancs, « ayant de l'argent », vis-à-vis des femmes; comportement identifié dans la narrative urbaine de Lima des années 1950-1960 et formalisé par Barrig²⁵. L'auteur rend compte de visites d'hommes dans des quartiers de petite classe moyenne, voire populaires, pour rencontrer en cachette des femmes qu'ils ne considèrent que pour le plaisir sexuel, à la différence des « mignonnes » ou *pitucas*, « asexuées », les vraies copines devant la société. Des déplacements semblables s'expriment de nos jours de façon assez éloquente, en désignant les boîtes de nuit de l'avenue La Marina fréquentées par de jeunes hommes de l'*upper-middle class* comme des *rucódromos*²⁶.

Ce comportement conforte leur position de supériorité par rapport aux habitants des quartiers modestes, dont la réputation se voit en même temps ternie. Plus précisément, il révèle une attitude méprisante et défiante à l'égard des hommes de San Miguel, jugés incapables, par manque de ressources, de « garder leurs femmes » auprès d'eux²⁷. Si à l'issue de ces visites les rencontres escomptées avaient lieu, le secret était l'attitude à tenir, au risque de « perdre la face ». Être découvert par quelqu'un du même groupe social dans ce genre de situation peut porter atteinte à la réputation de l'individu concerné, notamment vis-à-vis des membres de sexe opposé. On comprendra mieux maintenant pourquoi les fractions supérieures des classes moyennes attribuent encore à ce district une connotation négative : il vaudrait mieux garder ses distances avec San Miguel pour ne pas alimenter des suspicions.

Grâce à ces exemples, on notera que l'imaginaire urbain détenu par les agents de production de ces deux expressions culturelles a un poids déterminant au moment de choisir l'emplacement de leurs offres respectives. Ainsi, non seulement des variables mesurables – affluence de passants, centralité du quartier ou de la voie, visibilité – entrent en jeu, mais aussi d'autres qui le sont moins, car elles véhiculent leurs propres représentations et celles de leur public objectif, qu'il ne faut surtout pas décevoir.

INSCRIPTION SPATIALE DES PRATIQUES CULTURELLES ET RAPPORTS À LA VILLE

L'inscription urbaine de ces pratiques culturelles n'est pas uniquement un produit de cette représentation hiérarchique de la ville. Elle est aussi en lien étroit avec les effets de la mondialisation. Ainsi, on verra que la haute gastronomie, par sa distribution spatiale, est en affinité avec les nouvelles centralités du capitalisme, tandis que la scène de musiques électroniques

25. M. Barrig, « Pitucas y marocas en la nueva narrativa peruana », *Hueso Húmero*, n° 9, 1981, pp. 73-89.

26. *Rucódromo* : lieu où se trouvent les *rucas*, argot pour dire « fille facile », mais, aussi, prostituée.

27. Leur position sociale plus élevée justifie ainsi, à leurs yeux, ce traitement langagier et ce sentiment situé entre le mépris et le désir.

interprète à sa façon la tendance européenne et nord-américaine consistant à choisir des lieux inhabituels pour réaliser les fêtes.

Les restaurants gastronomiques : des lieux fortement intégrés à l'économie mondialisée

Les nouvelles centralités mondialisées renforcent, à Lima comme ailleurs, les oppositions de type centre/périphérie. Les activités liées au noyau informationnel et économique s'inscrivent dans la « ville formelle », car celle-ci détient l'infrastructure nécessaire pour véhiculer les flux d'informations. D'autres activités, moins intégrées à ce noyau – car elles concernent la production, mais pas la décision –, se trouvent souvent en périphérie, voire dans la « ville informelle ». Cependant, les activités hautement décisionnelles ont aussi besoin d'activités de support ayant leurs propres lieux.

Les « lieux de support » sont de natures diverses. Ils peuvent aller du service de photocopies et de traitement d'images jusqu'aux salles de gym fréquentées par les cadres à la recherche de défoulement, en passant par les cafés, les *fast-foods* et, bien sûr, les restaurants.

La forte présence de restaurants gastronomiques autour de l'avenue Conquistadores, proche du quartier d'affaires de San Isidro, n'est donc pas hasardeuse. En intégrant un environnement dynamique, ces commerces cherchent à attirer une clientèle stable, composée de cadres et autres décideurs sensibles à la cuisine raffinée. Cette tendance très marquée au regroupement m'a conduit à utiliser, en guise d'illustration, le concept de *cluster*.

Dans la science économique, le terme *cluster* peut faire référence à un ensemble d'affaires ou de négoce qui se développe autour d'une activité de production, mais aussi à un conglomérat de sociétés qui se prêtent des services complémentaires les unes aux autres, formant ainsi une sorte de chaîne de production à grande échelle²⁸. On notera que la première acception, géographique, conçoit un *cluster* comme un regroupement relativement homogène, tandis que la deuxième acception, fonctionnelle, met en avant la complémentarité d'activités, le flux constant de synergies économiques²⁹.

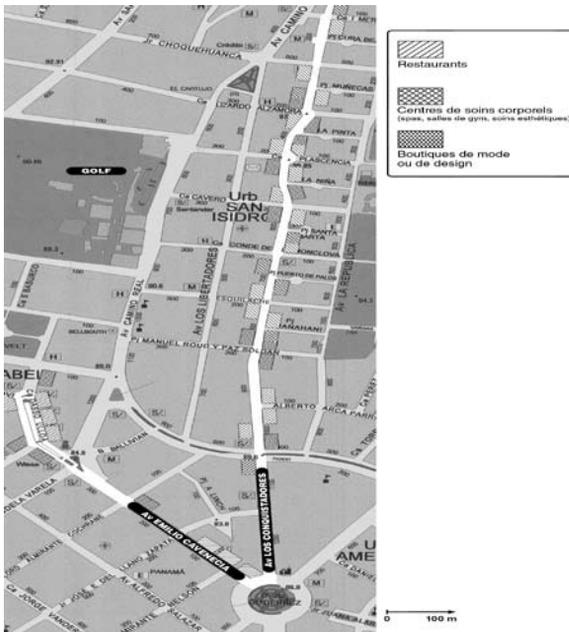
Étant donné que l'avenue Conquistadores réunit une offre gastronomique vaste et éclectique qui facilite les activités du quartier d'affaires avoisinant, on serait tentés de définir, dans un premier temps, ce morceau de ville comme un « *cluster* gastronomique ». Mais en soulignant la tendance à la

28. P. Cohendet, D. Grandadam et L. Simon, « Places, spaces and the dynamics of creativity », communication présentée à l'*International Conference on Organizational Learning, Knowledge and Capabilities (OLKC)*, Amsterdam, 26-28 avril 2009.

29. A. Scott et F. Leriche, « Les ressorts géographiques de l'économie culturelle : du local au mondial », *L'Espace géographique*, n°3, 2005, pp. 207-222.

complémentarité de *cluster*, et en portant notre attention sur toutes les activités qui s'y inscrivent et non pas uniquement sur celles qui s'avèrent, par moments, plus visibles, on observe que la portée symbolique de chacune des composantes a un effet sur la signification de la friche urbaine investie. Ce faisant, on constate que la signification de l'espace occupé englobe, dans ce cas, celles des différentes activités de support. Dans ce sens, les restaurants gastronomiques du quartier d'affaires accomplissent une fonction beaucoup plus large que celle de nourrir les cadres. Pour mieux comprendre cette idée, on regardera la figure 1.

Fig. 1 : *Cluster* hédoniste autour de l'avenue Conquistadores



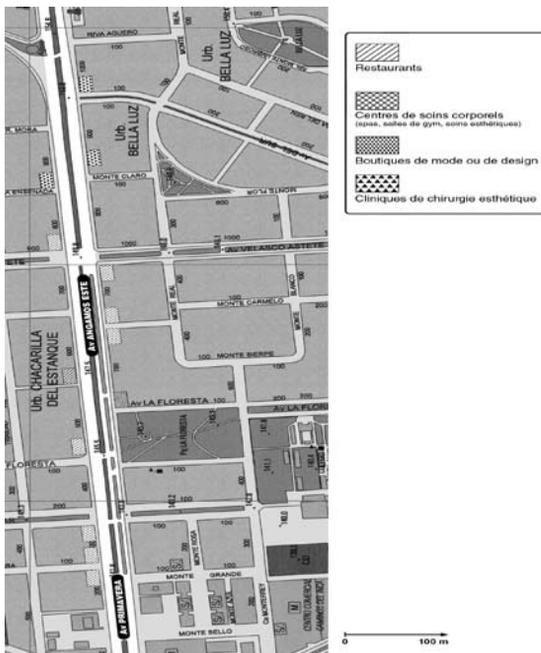
Dans cette carte, on note que les restaurants situés autour de l'avenue Conquistadores côtoient d'autres commerces visant le même type de consommateurs. Boutiques de prêt-à-porter, centres de soins corporels, boutiques de meubles et d'objets de *design* se regroupent et accueillent, sur un pan urbain bien délimité, une clientèle « branchée » avec un pouvoir d'achat considérable si l'on tient compte des prix pratiqués. On remarque aussi qu'une grande partie de ces commerces peuvent être qualifiés d'hédonistes, dans le sens où leur offre tend vers la recherche du plaisir sensoriel, de l'esthétique et de l'apparence, recherche à laquelle les restaurants raffinés participent tout aussi bien.

De ce fait, l'idée de spécialisation présente dans l'acceptation fonctionnelle du *cluster* trouve ici toute sa pertinence. L'avenue Conquistadores, en permettant l'accès à un type de consommation à la portée d'une population minoritaire, s'est spécialisée dans l'entretien d'un style de vie. Elle offre ainsi

une esthétique urbaine avec un sens, un espace de signification de grande cohérence et d'une lecture relativement simple pour la population concernée : un morceau de ville répondant aux goûts et besoins des Liméniens aisés, qui pourraient trouver dans celui-ci des éléments d'interreconnaissance suggérant leur appartenance à une même classe sociale³⁰. Cette avenue devient également un important repère urbain pour l'*upper-middle class*, en ce qu'elle résume un grand nombre de ses aspirations matérielles et sociales. De ce fait, plus qu'un « cluster gastronomique », l'avenue Conquistadores abrite un « cluster hédoniste ».

Un deuxième regroupement de restaurants a été identifié autour de l'avenue Primavera (fig. 2). Il est plus récent et d'une densité moins importante. Cependant, le passage de cette avenue résidentielle vers une avenue commerciale de haut standing devient une évidence. Et les restaurants gastronomiques ayant ouvert tout au long de celle-ci contribuent certainement à la formation d'un *cluster* voué exclusivement à la consommation esthétique et hédoniste.

Fig. 2: Cluster hédoniste en formation autour de l'avenue Primavera



30. Des processus similaires ont été décrits dans des villes nord-américaines. Cf. W. Roseberry, « The Rise of Yuppie Coffees and the Reimagination of Class in the United States », *American Anthropologist*, vol. 98, n°4, 1996, pp. 762-775 et S. Lehman-Frisch, « "Like a Village": les habitants et leur rue commerçante dans Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco », *Espaces et Sociétés*, n° 108-109, 2002, pp. 47-69.

L'apparition de ces formes urbaines doit être entendue comme une spécialisation hiérarchique des rues qui reflète le désir de certains groupes sociaux de garantir ou d'améliorer leur position en inscrivant leurs pratiques quotidiennes de manière identifiable ³¹.

Fêtes électroniques : Vers la construction d'hétérotopies urbaines ?

Comme il a été montré précédemment, la localisation des fêtes électroniques est redevable d'une stratégie consistant à éviter des zones urbaines ou périurbaines à mauvaise réputation. Cependant, certains promoteurs ont identifié une opportunité pour attribuer de nouvelles centralités à ce type d'événements. Par le biais d'une manipulation des formes symboliques des lieux de fête, ils ont été en mesure d'attribuer à leur offre des caractéristiques valorisantes en dépit d'un emplacement jugé à risques.

Cette opération peut être résumée en deux moments. Le premier est celui de la décontextualisation d'un lieu (un théâtre, un hôtel ou un bâtiment historique) par rapport à son environnement urbain. Il s'agit d'une sorte d'extirpation d'un lieu de sa propre réalité et d'une suspension imaginée de celui-ci pendant une durée limitée. Le deuxième moment consiste à remplir ce lieu « suspendu » d'éléments constitutifs d'un contexte susceptible d'être jugé idéal par les individus amenés à le pratiquer. Autrement dit, il s'agit de créer de toutes pièces, dans un lieu précis, un contexte éphémère pouvant être valorisé par une population spécifique. On appellera ces « bulles fictives » ³² des « hétérotopies », et on les définira tel que l'a fait Michel Foucault : « (...) sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables » ³³.

C'est en raison d'une production d'« hétérotopies » que les fêtes électroniques investissent actuellement des espaces autres que les salles de réunion d'hôtels modernes, les grandes discothèques des sites balnéaires ou les *country clubs* des élites : elles se produisent aussi dans des lieux autrefois prestigieux, mais submergés depuis quelque temps dans une réalité quotidienne ayant porté une grande atteinte à leur valeur symbolique.

C'est ainsi que, d'une façon inattendue, les hôtels Sheraton et Bolivar, longtemps laissés-pour-compte car situés dans le vieux centre de Lima, connaissent aujourd'hui une deuxième vie. En dehors des fêtes de musique électronique, ils accueillent également des lancements de produits « haut de gamme », des défilés de mode et des expositions. L'affluence dans ces lieux

31. G. Augustins, *Les marques urbaines du prestige. Le cas d'Evora au Portugal*, Société d'ethnologie, Nanterre 2006.

32. G. Bombereau, « Traverser le miroir pour composer la vie », *Sociétés*, n° 65, 1999, pp. 25-31.

33. M. Foucault, *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001, p. 1575.

d'un public pour qui le vieux centre demeure encore synonyme de chaos et d'insécurité s'explique par le travail des promoteurs d'événements. En faisant appel à la réactivation d'un imaginaire aristocratique par le biais des ambiances – grâce, notamment, à l'architecture coloniale du Bolivar et au luxe classique des salons du *Sheraton* –, les promoteurs ont non seulement retiré des bénéfices d'image pour leurs offres respectives, mais ont aussi contribué à la revalorisation symbolique de ces lieux, ne serait-ce que pour une durée limitée.

Les soirées électroniques ayant lieu à la Fortaleza Real Felipe, bâtiment militaire du XVIII^e siècle destiné à défendre le port du Callao³⁴ de l'attaque de pirates et de corsaires, entraînent, de la même façon, une nouvelle perception du lieu de la part des participants. Le temps de la fête, ce bâtiment n'est plus un lieu de mémoire, mais le réceptacle d'une ambiance nouvelle, « spectacularisée », idéale et idéalisée. De ce fait, le lieu existe en lui-même, mais cette fois-ci dégagé de sa connotation historique et de son environnement urbain, généralement perçu par les classes moyennes et supérieures comme dangereux. Pour les assistants, le Real Felipe, en mettant son architecture militaire coloniale au service de la distraction d'une minorité, acquiert désormais une nouvelle valeur d'estime.

Un processus similaire est repérable au cours des fêtes électroniques réalisées au stade Monumental, dans le district d'Ate. Bien que ce dernier soit habité par les classes populaires et fasse partie d'un « cône » de la capitale, les fêtes qu'il accueille – à la différence de celles déroulées à San Miguel – connaissent une affluence importante. Les raisons qui expliquent ce succès sont doubles.

La première concerne la proximité entre le district d'Ate et celui de La Molina, l'un des plus riches de Lima. Il s'agit de deux districts voisins. La localisation du stade octroie donc aux amateurs de cette musique la possibilité de retrouver facilement leurs repères urbains à l'issue des soirées. Ils peuvent, par exemple, emprunter facilement les voies qui mènent vers les quartiers centraux.

La deuxième raison appartient au domaine du symbolique. Ce stade, considéré comme l'un des plus modernes d'Amérique du Sud, est la fierté des supporters du club de football qui y siège : Universitario de Deportes. Celui-ci représente historiquement les intérêts sportifs de l'élite blanche liménienne, en s'opposant notamment au club Alianza Lima, son rival par excellence, dont l'équipe était constituée à ses origines par des joueurs noirs issus de milieux très modestes. Si, depuis, la composition sociale des joueurs et supporters de chaque équipe a bien évidemment changé, il faut tenir compte que les significations historiques mobilisées par ces clubs peuvent être réactivées et réactualisées dans un contexte particulier. Dans ce cas précis, la force symbolique du stade – moderne et appartenant à un club de « blancs », deux

34. Province adjacente à la ville de Lima.

aspects rassurants – permet au réceptacle de la fête de se détacher de son contexte urbain – Ate, quartier populaire – pour ensuite privilégier la mise en valeur d'éléments propres aux fêtes électroniques.

CONCLUSION

La gastronomie raffinée et la scène de musiques électroniques, par leurs modes de développement respectifs, produisent de nouveaux espaces de signification dans la capitale péruvienne.

En jouant un rôle central dans la production de configurations de type *cluster* axées sur la consommation hédoniste, les restaurants contribuent à marquer fortement l'espace social de l'*upper-middle class*. Ces figures socio-spatiales, bien qu'inédites à Lima, révèlent toutefois chez les acteurs concernés la persistance d'un imaginaire hiérarchique imprégné de significations redevables de l'histoire des migrations internes.

L'inscription spatiale de la scène de musiques électroniques nuance cette représentation un peu étriquée de la ville, sans y arriver complètement. Effectivement, les « bulles fictives » ou « hétérotopies » dans lesquelles se déroulent les fêtes sont à l'origine de parcours urbains inhabituels. Les amateurs de cette musique se rendent à l'occasion de certaines soirées dans le vieux centre de Lima – sur lequel plane toujours le sentiment d'insécurité – et dans des zones majoritairement habitées par les classes populaires. Cependant, ces événements mobilisent dans leur mode de diffusion des aspects symboliques rassurants pour les assistants, et qui agissent positivement sur leur imaginaire urbain uniquement de façon momentanée.

L'analyse de ces pratiques culturelles révèle des dynamiques propres à une fraction de classe moyenne qui, dans son élan pour confirmer une mobilité sociale ascendante qui la démarquerait d'une classe moyenne émergente et impétueuse d'origine provinciale, modifie elle aussi les règles d'usage de la ville.